

Si vif, tenace, pénétrant était le déplaisir qui s'attachait aux lundis de l'enfance et de l'adolescence que je les ai évités, plus tard, lorsque je suis revenu au passé pour essayer de le tirer au clair et m'en débarrasser. Ce n'est pas que les autres jours fussent des fêtes mais l'étroitesse, la grisaille, le prosaïsme, la tristesse du lieu, de l'heure débordaient, ce jour-là, en l'absence des dérivatifs que me procurait le restant de la semaine. J'attendais son retour avec appréhension et il contaminait, déjà, le dimanche après-midi.

Est-ce une loi générale que nous restions interdits, rétractés tout au long des premières années, quand on manque de l'expérience, du discernement requis, de liberté, d'autonomie ou bien une particularité située et datée à laquelle les gens de mon âge et de ma sorte ont été confrontés ? Je me demande encore.

La physionomie du premier jour de la semaine intensifiait ou laissait à nu la nature profonde de l'endroit, l'exiguïté d'une sous-préfecture lointaine, dans une région rurale déshéritée. La période qui avait pris fin avec notre venue, la guerre, l'occupation, le rationnement restait partout visible dans les choses mais nous n'avons pas connu la peur, le froid, les privations. L'habitat était dégradé, faute d'entretien, l'éclairage public anémié, le monde extérieur à peu près inconnu, fermé, en l'absence de voitures pour aller à sa rencontre, de publications qui lui auraient fait écho, de la télévision. Deux fois par semaine, la paysannerie investissait les rues, menait ses bêtes jusqu'au foirail, devant la poste centrale et je ne comprenais déjà plus le langage sonore, l'occitan, des hommes grossiers qui disparaissaient à midi, laissant la place jonchée d'immondices et de paille.

À ces aspects de la vie qui demeuraient ceux, je suppose, de toutes les villes de moyenne importance de l'époque s'ajoutaient au moins deux traits qui assombrissaient le tableau.

Le premier tenait au sol même, au vieux grès primaire qui, non content de livrer un

rendement dérisoire aux paysans, chagrinait les citadins, certains d'entre eux, du moins, dont j'étais. On l'avait sous les pieds, parce qu'il affleurerait partout, mais devant les yeux, aussi, parce qu'il avait servi d'abord et longtemps de pierre à bâtir. La mécanisation aidant, on commençait à employer d'autres matériaux, meilleurs, le calcaire fin du causse méridional ou le gneiss des gorges de la rivière, en amont. Mais tout le centre-ville et les quartiers un peu anciens de la périphérie étaient faits de cette roche bistre, pulvérulente, qui donnait à la réalité l'apparence des clichés réalisés entre 1880 et 1920. Ils montrent des gens aux tenues surannées, debout, sérieux, un peu compassés, sous un éternel crépuscule d'automne et qui ne savent pas qu'ils sont morts.

L'autre source de chagrin, hebdomadaire et non pas quotidienne, c'était le lundi.

Ma mère m'a réveillé, doucement, à sept heures moins le quart. Elle a fait chauffer le lait, coupé le pain, s'est assise en face de moi dans la cuisine. Elle vérifie que j'ai bien retenu la troisième déclinaison latine (imparsyllabique) et l'identité remarquable $(a + b)(a - b) = a^2 - b^2$. Jamais, de mon propre chef, je ne me serais donné la peine d'apprendre ces sornettes. Elles sont sans rapport avec la vie qu'on mène. D'ailleurs, la plupart des adultes n'en ont pas la moindre idée et ne s'en portent pas plus mal. Si je consens à faire l'effort d'y prêter attention, de m'en souvenir, c'est pour ne pas faire de peine à la figure aimante, attentive, éclairée, que j'ai touchée à titre compensatoire, sans doute, avec l'univers sépia, vétuste, déprimant qui m'est alloué. Je débite mes cas, mes formules d'une voix mal éclaircie, entre deux petits bouts de pain, mais c'est beaucoup plus tard que je mesurerai le

prix, le poids de ces instants somnambuliques, dans la cuisine, avant le jour.

Je serais bien resté jusqu'au soir derrière ma tasse, sous la lampe, mais le temps s'est mis en marche. Les lundis empruntaient forcément à chaque saison. Or, dans mon souvenir, et, peut-être, dans la réalité, ils ont la teinte mauve, funèbre des matins d'octobre puis atone, blanchâtre de la mi-journée.

J'ai dévalé les deux volées de marches qui mènent au rez-de-chaussée, marqué un temps d'arrêt devant le milieu spécial, aérien, bien sûr, mais pas seulement, plus dense, vaguement aquatique, légèrement grenu, aussi, colloïdal, violacé, qui emplit la rue. Le ciel est couvert et il ne fait pas très froid. Les lampadaires affectent la forme curieuse, Modern Style, d'un bulbe planté sur un cube et diffusent une clarté pâle, lunaire, dans la pénombre.

Nous habitons à deux kilomètres, à peu près, du lycée et jusqu'à ce que je parvienne à l'avenue de Bordeaux qui s'ente, tangentielle-ment, sur le boulevard circulaire, je serai seul. La raison en est que les commerces vont rester fermés. Il n'y a pas trace de l'activité qui précède

l'ouverture, éclairage, livraisons, préparation des étalages. Les rideaux de fer sont tirés sur les vitrines. Aucun bruit, nulle lumière, ni à hauteur d'homme ni dans les étages. Tout le monde dort pendant que je me récite imparisyllabiques et identités remarquables. J'envie les dormeurs, et tout le genre humain, qui n'ont pas à s'assurer qu'ils n'oublient pas les bribes de langue morte, les formules sibyllines qu'un obscur décret me force à retenir, à convoyer, bientôt à débiter. Si profond est le vide, absolu le silence que j'entends résonner mon pas. Je peux imaginer que la ville et ses habitants, victimes d'un sortilège, ne s'éveilleront jamais plus. J'ai échappé, seul, à la léthargie dont ils sont frappés et alors je n'ai plus à me soucier de $(a + b)$... et autres *fortitudinibus*.

Début octobre 1960. J'entre en cinquième et on vient de m'offrir un vélo que j'utilise parfois, pas toujours. Il y a, dans le milieu violet où la vie semble engluée, je ne sais quel fourmillement que je mets au compte des idées folles engendrées par ce moment précis de la journée, de la semaine. Deux cents mètres plus loin, je surprends, du coin de l'œil, un petit attroupement à mi-hauteur de la rue Toulzac, sur ma droite, que je trouve très insolite et ne m'explique pas. Rien ne m'empêcherait de pousser jusque-là pour être fixé mais l'instant est à ce point chargé d'incertitude, d'inquiétude que, seule la stricte observance d'habitudes serrées, plus ou moins invétérées, me permettra d'échapper au sortilège du lundi. Je poursuis mon chemin, enfile l'étroite rue résidentielle qui, passé l'avenue de Bordeaux, mène à la partie basse du lycée – l'avenue, qui conduit à la partie haute, rendue dangereuse

par la circulation, les autobus, surtout. Autre chose, encore, me trouble. La rue est plongée dans une complète obscurité où palpite, à peine, la falote lueur du phare de mon vélo. Je connais la route, à force, et tiens le milieu de la chaussée pour ne pas accrocher le mur invisible mais vraisemblablement existant, encore, des maisons et des jardins. Rien ne vient, en face, dont je ne m'étonne pas comme il faudrait. Je me dis que le maléfice a joué. Ce n'est pas dans mon imagination mais réellement que la population a été frappée d'un sommeil léthal, moi seul éveillé, perdu dans les ténèbres, anxieux, triste mais conscient, vivant.

Deux odeurs très particulières, pareillement désagréables, annonçaient l'approche du lycée, par le bas, l'une de lait suri, l'autre de sciure fermentée. On aurait dit qu'un nourrisson géant reposait dans son vomi, sur de vieux copeaux ou de la sciure, comme je me souviens qu'on en répandait dans la litière des chats ou sur le plancher des magasins, les jours de pluie. La fausse pluie, c'était une scierie qui tournait en plein air, sous un hangar au toit surélevé, avec son banc de coupe, les empilements de

planches, de dosses, de madriers, de traverses de chemin de fer ; le nourrisson, une laiterie qui s'éveillait dans un clair fracas de bidons entrechoqués, lorsque je passais. Les odeurs étaient bien là, fidèles, aigres, mais la scierie, la laiterie et tout le quartier, perdus dans les ténèbres où j'étais entré, passé l'avenue de Bordeaux, silencieux, absents, inexistantes, peut-être. Je suppose que l'attroupement de la rue Toulzac, la nuit opaque où j'étais entré, ensuite, l'absence de circulation en vis-à-vis m'avaient sourdement alerté. De quoi ? J'étais à cent lieues de l'imaginer. Je savais bien que le sommeil de conte dont la ville aurait été frappée tenait à la fermeture des commerces, le lundi, quand les salariés du public et du privé reprenaient, comme les scolaires, dans les rares usines de la périphérie, à la scierie, à la laiterie où ils faisaient résonner les gros bidons d'aluminium, hurler les grandes scies circulaires dans des grumes de bois dur.

Toujours est-il que j'ai freiné à bloc quand le petit papillon blême du phare s'est reflété dans l'eau sans que j'aie d'abord réalisé que c'était l'eau. Elle était là, noire comme la nuit, silencieuse, perfide, très inattendue et d'au-

tant plus incontestable que rien ne semblait plus exister, dans le silence et l'obscurité.

Bien sûr, il avait beaucoup plu, les jours précédents, mais comment supposer que la rivière sortirait nuitamment de son lit pour noyer la moitié de l'agglomération ! Le ciel avait imperceptiblement pâli et je contempiais, sans l'aide du phare, qui n'éclairait qu'en roulant, le lac d'encre qui baignait le quartier. J'ai fait demi-tour, récupéré l'avenue de Bordeaux où la circulation était à peu près nulle parce qu'on se heurtait partout à l'inondation et rallié le lycée par sa partie haute, la partie basse noyée. On a coupé, ce matin-là, aux interrogations byzantines.